

# «le fantôme, c'est ce qu'on a lu, qu'on a oublié et qu'on relit»

ERIC LORET 24 OCTOBRE 2013 À 18:06



«Marilyn» (2012), dont «The Writer» est le préquelle. (Photo Denis Sinyakov Garage Center for Contemporary Culture)

**INTERVIEW ART** Apparitions et disparitions, souvenirs et œuvres réactivées... rencontre avec Philippe Parreno, et Leibniz :

Emploi du temps blindé, installations à reboulonner, interview promo pour les sponsors, Philippe Parreno, 49 ans et allure de jeune homme superstar, déjà célébré dans la dernière décennie à Beaubourg, au musée d'art moderne de Paris ou à la fondation Beyeler, nous accordait mardi ses heures supplémentaires à bâtons rompus, à la veille de l'ouverture. Non pour présenter «Anywhere, Anywhere out of the World», mais pour continuer la promenade sur une autre scène, dialoguée.

**Même question que dans le Annlee, de Tino Sehgal : «Quelle est la relation entre le signe et la mélancolie ?»**

J'ai essayé de savoir ce que Tino avait imaginé comme réponse, mais en vain. J'ai traduit son texte en français, c'est très malin, la langue est simple, les concepts sont simples mais brutaux, ce qui est dit par exemple sur le passé, le juste passé, le mouvement. Les petites filles qui le récitent l'ont entendu avant toi, te l'assènent, tu te dis «hein, quoi ?», tu ne l'as pas vu venir. Je ne crois pas qu'elles demandent de réponse.

**Contrairement à votre titre No Ghost, Just a Shell, on se dit qu'il y a plus de ghost ici que de shell...**

J'avais lu *l'Essai de pneumatologie littéraire*, de Daniel Sangsue, chez Corti. Il y dit que le fantôme est dans les bibliothèques. C'est ce qu'on a lu, qu'on a oublié et qu'on relit. Donc, avant d'être par exemple une créature imaginée par Goya, il hante les bibliothèques, c'est la chose connue et oubliée. Je trouve que c'est une jolie manière de parler de la postmodernité, mais sans le mythe qu'elle véhicule. Ce serait l'idée assez simple que la modernité n'est jamais jouée, elle doit être constamment réinventée. Il y a un parallèle à faire avec cette idée du fantôme, de la fantasmagorie.

### **En 1990, vous inventez à plusieurs un appareil photo jetable qui comprend déjà quatre photos d'artistes et que l'acheteur doit compléter. Tout est déjà écrit et à écrire à la fois ?**

Ah oui, c'est vieux... Je crois qu'un objet, à chaque fois qu'il apparaît, change de forme. Dans l'art africain, il y a les *bolis*, des objets de cérémonies qui ont une certaine forme, souvent animale, mais que le prêtre emmène chez lui et nourrit de matière, si bien que quand le *boli* réapparaît, il a changé de forme, et on dit qu'il vit. Pour moi, ces objets que sont les films ou les marquises changent de format, je rajoute une scène, etc. Ils bougent constamment. L'objet est quasi-vivant. Ou le contraire aussi : le vivant est peut-être un quasi-objet.

### **Les premiers visiteurs ont l'air de trouver qu'il y a quelque chose de très mélancolique, cela dit, dans votre proposition...**

Je n'ai jamais été vraiment très joyeux. Je ne sais pas si ça a avoir avec ça. Je trouve de plus en plus difficile de faire de l'art. Aussi dur que d'arrêter de fumer. Mais le processus a toujours été compliqué. Le film *No More Reality*, au départ, je me battais avec cette idée de l'image, de ce que c'est. Je pensais que l'image est un moment qu'on négocie ensemble. A l'époque, il y avait Wolfgang Tillmans qui faisait des images de son groupe, lequel préexistait à l'image. *No More Reality*, j'étais dans un petit *workshop*, à Nice, je me suis dit : «On va négocier notre présence ensemble», et donc fabriquer une image. «Qu'est-ce que c'est, être ensemble ? Qu'est-ce qu'une manifestation ? Un slogan ?» A l'époque, *Just Do It* était le slogan de Nike, les enfants voulaient un slogan en anglais, Noël en septembre, etc. bref : «*No More Reality !*» Je me suis dit : «Voilà l'image.» Après, on manifeste, et puis quelqu'un fait une vidéo. Mais est-ce que c'est la vidéo qui est l'image ? Ce sont des questions anciennes. Quand j'avais fait l'expo à Philadelphie, l'an dernier, avec les œuvres de Duchamp, Rauschenberg, c'était déjà cette génération qui jouait entre l'original et la copie, le double, la reproduction... Le statut de l'image et son apparition ont toujours été pour moi le problème de l'art, comment est-ce que je négocie l'apparition ou la disparition d'une forme, comment une forme devient publique. D'où cette évidence, pour moi, Pierre Huyghe, Pierre Joseph, Dominique Gonzalez-Foerster à l'époque, à Grenoble, qui avions grandi avec le centre d'art le Magasin. Jacques Guillot, son fondateur, disait : «*Le centre d'art produit des expériences, on fait apparaître des formes au public*», ça n'a rien à voir avec l'idée d'une audience, qui caractérise le musée.

### **Ici, le public est accueilli par un mur éblouissant, du coup c'est lui aussi qui apparaît...**

Il y a une très belle phrase de Leibniz - c'est toujours cool de citer Leibniz (*rires*) -, c'est dans le dernier essai de Horst Bredekamp : il raconte que Leibniz travaillait sur les jardins de Hanovre avec la princesse Sophie. Le philosophe fait le choix d'un jardin à la française. Et il dit : «*Le jardin produit des silhouettes.*» Versailles, c'est ça. *Banque d'accueil*, c'est ça aussi, produire des silhouettes et quand tu marches dans la perspective d'entrée de «Anywhere...» vers le grand écran LED, tu vois les gens à nouveau découpés. Dans cette idée du jardin, la silhouette, c'est l'autre. C'est ce que j'ai essayé de tenir dans l'exposition. Après, ce sont des *discrétions*... Par exemple de dire qu'avec la réactivation de l'accrochage de John Cage et Merce Cunningham, déjà que c'est fatigant de voyager en avion avec le jet-lag, voyager dix ans en arrière, ça doit être très oppressant. Alors, être enfermé dans une salle à plusieurs en train de regarder un truc de 2002... Il s'agit de mettre en scène des choses où tes sensations font partie de la lecture que tu fais de l'objet. C'est la tension, la manière dont le public et la forme vont se trouver, le moment de grâce. Ce que l'art véhicule, c'est l'échange, la grâce, la connaissance de l'autre, et pas seulement son hystérie subjective.

**Eric LORET**